

---

Joaquim Sala-Sanahuja, *Taulé-filiacions, Josep Maria Taulé i Coll, Antoni Taulé i Pujol, Tigrane Tanguy Théodore Taulé Ney*, Gand, éditions imprimerie Snoeck-Ducaju & Zoon, juin 2005.

#### Justification du hasard

Au départ, ce livre devait mettre en rapport trois générations d'artistes d'une même famille : Josep Taulé, Antoni Taulé et Tigran Taulé, profondément enracinés dans la vie et dans l'imaginaire de leur famille et de leur ville d'origine. Il nous semblait, comme dans ces lignées italiennes ou flamandes de peintres et de musiciens de la Renaissance ou du Baroque, qu'il y avait, dans le cas des Taulé, des traits filiaux – ou paternels – qui, exposés collectivement, interprétés dans leur ensemble, pouvaient élargir leur production jusqu'à un territoire que nous ignorions, au-delà du seul horizon de chacun. Un territoire symbolique, avec des reliefs et des plaines qui, plus tard, nous paraissaient correspondre tout à fait avec d'autres paysages réels que les trois avaient aimés. Mais il se trouve que la disparition brutale de Lætitia Ney, le 10 février 2005, à Paris, dans un accident de la circulation, est venue altérer de manière profonde le sens, la finalité et aussi la réalisation du présent ouvrage. Épouse d'Antoni Taulé et mère de Tigran, Lætitia est omniprésente dans l'œuvre du premier : tantôt comme modèle, figure, ou présence inquiétante dans le tableau, tantôt aussi, et toujours, derrière le tableau, comme une sorte de présence sans cesse projetée dans la continuité de l'œuvre et de la vie d'Antoni Taulé. Une présence forte et féconde qui aura sans doute donné à l'ensemble du travail de ce peintre une dimension qu'il n'aurait sans doute jamais atteint autrement. La même hypothèse est possible dans le cas de Tigran, le fils d'Antoni Taulé et de Lætitia Ney : une présence maternelle qui adopte des formes différentes au fur et à mesure qu'elle s'infiltré dans les labyrinthes complexes de l'esprit et que, dans l'ordre de l'expression, nous retrouvons plutôt dans la motivation, le plaisir d'exprimer, de s'exprimer. Le décès de Lætitia, dont ce livre hommage contient le souvenir, nous a conduit à *dérouler* le fil de ces filiations jusqu'à un point que nous n'avions pu prévoir au début. La contiguïté de la mort donne un nouveau sens au concept filial et par extension à la conception généalogique, historique, de la vie d'une famille. C'est pour cela, d'une manière tout à fait imprévisible, inattendue, y compris pour les auteurs, que se sont retissés les fils de ces destins d'une façon surprenante. Et les hasards, la prolifération des hasards qui surviennent le long de l'itinéraire des trois peintres et des deux familles ont constitué, au moment de l'écriture, une sorte d'objectivité, d'attraction vers un objectif qui surprendra certainement aussi les lecteurs. Au cours de la rédaction hâtive de ces lignes consacrées aux Taulé en particulier et à la filiation en général, m'apparaisaient, d'une manière de plus en plus évidente, tous les faits, les épisodes de ces vies fatalement marquées par l'objectivité du hasard, un « *hasard objectif* » qu'André Breton avait formulé comme une loi dans une œuvre très importante, *Nadja*, que j'avais traduit il y a de nombreuses années.

L'édition de ce livre accompagne une exposition de l'œuvre des trois artistes dans la ville qui a été le berceau de la famille Taulé. Cette exposition a lieu pendant les mois de juin et juillet 2005 à l'Acadèmia de Belles Arts de Sabadell et à la Casa Taulé, ancienne demeure des Taulé, actuel siège du Centre culturel de l'Alliance française. Chez les peuples méditerranéens – peut-être plus que dans les cultures des autres peuples –, la maison a toujours été attachée à la notion de famille : la maison paternelle, plus que le lieu où l'on habite, est une référence symbolique, désigne une relation, une origine ou bien, comme l'on dit communément, un « sang ». Elle n'est pas simplement une construction qui date d'une époque, correspondant généralement à l'apogée de la famille, mais un tressage imaginaire fait de multiples matériaux épars, informes, thésaurisés au cours de multiples générations. Il faut donc concevoir la Casa Taulé comme une partie intégrante de l'exposition et de ce même livre. Comme

une grande œuvre collective où se retrouvent les autres œuvres disséminées de la descendance des Taulé. Au moment de l'inauguration de la Casa Taulé comme siège de l'Alliance française en 1996, Georges Raillard, un écrivain qui nous est très cher, rédigea un texte important où il mettait en relief la continuité qu'il y avait entre l'œuvre d'Antoni Taulé et de cette demeure : « *Antoni Taulé : fragment Thalia* ». Il nous a paru pertinent d'inclure le texte de Georges Raillard dans cet ouvrage, dans la mesure où il est en même temps indispensable à la *compréhension* de ces œuvres et de cet endroit. Un autre texte, riche en informations, écrit par le poète Josep Gerona Fumàs, nous permet de situer ce lieu, ces lieux, dans une perspective historique et générationnelle. Ayant joué un rôle important dans la société industrielle du Sabadell des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'imaginaire des Taulé s'explique en grande partie à travers le vécu accumulé tout au long de ces générations, dont la demeure, dans la rue Sant Joan de Sabadell, a conservé l'aura.

J'insisterai une fois de plus dans ce livre sur la force génétique du hasard. Et sur la présence, derrière ces lignes, de cette figure qu'André Breton signalait dans *Nadja*. J'ai rencontré pour la première fois Georges Raillard en 1976 : il dirigeait un séminaire à l'Université de Paris VIII, à Vincennes, sur *Nadja*. Par ailleurs, le 9 février dernier, en arrivant à Paris – il y avait longtemps que nous n'y étions pas retournés, ma femme et moi –, nous avons dîné dans l'atelier d'Antoni Taulé. Avec Lætitia, notre hôte, se trouvaient Fusako et Alain Jouffroy, Emmanuel Lincot, Armelle Héliot, Sabine Monyris. Et Antoni Taulé. Nous ne pouvions pas imaginer, à ce moment là, qu'en réalité ce dîner était l'adieu de Lætitia, qui allait mourir le lendemain. Pendant le dîner, devant **un tableau où apparaissait Lætitia dans une sorte de mise en scène déserte, avec un grand mur au fond**, Jouffroy a évoqué sa première rencontre, par hasard, avec André Breton, dans un hôtel d'Huelgoat, en Bretagne (là où Victor Segalen était mort mystérieusement). Il nous a également parlé de ses relations filiales avec son père, qui sortait juste de prison, autour de 1947, et peut-être aussi avec Breton. J'ai la nette sensation que tout était inscrit dans ce tableau, dans cette allusion à Breton, dans cette illusion.

### Josep

Josep Maria Taulé i Coll est né à Sabadell, dans la maison familiale, au 35 de la rue Sant Joan, le 28 septembre 1913. Il fit ses études dans une école religieuse, les Pères des « Escoles Pies ». Extrêmement doué pour le dessin, il a l'intention de se livrer à l'architecture, mais en est empêché par de graves et nombreuses affections de l'ouïe. Il fait des études de théorie textile et se consacre à diverses activités dans ce domaine. Dans les années 1930, il suit des cours sur taille de bois et de peinture dans l'atelier de Ricard Marlet, jusqu'au moment de la guerre civile. On garde de cette époque un grand nombre de tableaux : des natures mortes raffinées, d'une grande sensibilité, des bouquets de fleurs, des paysages de Sentmenat, de Calella de Palafrugell...

Après la guerre – il est mobilisé et vit des expériences particulièrement tragiques –, il se remet à peindre. La période 1944-1945 est spécialement intense en peinture d'atelier : des natures mortes. En 1944 il épouse Rosa Pujol, qui mourra l'année d'après, à la naissance de son fils Antoni (le 26 août 1945).

Une troisième série de ses œuvres se situe entre 1950 et 1958, lors de son second mariage avec Eulàlia Llobet, avec laquelle il aura deux filles : Maria et Eulàlia. Ce sont les paysages de Can Padró, l'endroit qu'il aimait le plus, sur le versant du Puig de la Creu, Vacarisses, Sabadell... Plus tard, autour de 1970, il reprend la peinture et son activité se prolongera jusqu'en 1995, la montagne et la nature morte étant ses thèmes préférés. Il meurt à Sabadell le 31 octobre 2002.

### Antoni

Antoni Taulé i Pujol est né à Sabadell, au numéro 14 de la rue Ferran Casablanca, le 25 août 1945. Il fait ses

études au Collège Valldemia (à Mataró), aux « Escoles Pies » puis à Barcelone, où il obtient son diplôme d'architecte. À partir de 1965, il expose sa peinture à Barcelone, à Sabadell et à Sitges, et pratique l'art public à l'occasion de diverses performances, parmi lesquelles le *Cerimonial Roig-Negre*, à l'Acadèmia de Belles Arts (1970). Cette même année il s'installe sur l'île de Formentera, où il dirige de grands travaux après avoir participé à la construction de la nouvelle Universitat Autònoma de Barcelone. C'est à Formentera qu'il rencontre sa future femme, Lætitia Ney d'Elchingen, avec laquelle il vivra trente-quatre ans. Deux enfants : Djamilla et Tigran. En 1975, après avoir abandonné définitivement l'architecture, il expose à Paris, à la Galerie Mathias Fels, avec un succès retentissant. De grands tableaux, des espaces profonds, des mises en scène, et la présence récurrente d'une petite fille. À partir de ce moment, sa carrière à Paris et dans le monde entier est fulgurante : expositions, conférences... Dans son œuvre picturale, nous pouvons distinguer plusieurs étapes, ayant un point commun : la représentation de grands espaces naturels ou architecturaux, transformés par la présence – ou l'absence – inquiétante d'un personnage ou d'un objet. Julio Cortázar, lors d'un entretien, à propos d'une de ses nouvelles, fait référence à l'œuvre de Taulé en ces termes : « *Comme vous avez vu, ce conte est dédié à Sheridan Le Fanu, qui créa tant d'ambiances bizarres, tant de maisons où se déroulent des épisodes avec une présence surnaturelle, des vampires, une série d'éléments de son époque. Mais il est d'abord et avant tout dédié à Antoni Taulé. Antoni Taulé est un jeune peintre catalan qui vit à Paris et qui, un jour, me montra ses toiles. Quelle surprise ! Dans la plupart il s'agit de chambres dans une maison, une maison qui tout de suite donne l'impression d'être déserte. Dans la chambre, il y a une chaise, une table, au plus deux tables et une chaise. Et quand il y a des personnages, ils sont presque toujours à une certaine distance, debout, au seuil de la porte, de dos. Le tout crée naturellement une atmosphère à la fois irréelle et profondément réelle. Cela vous pousse à imaginer que chacun de ces tableaux est un instant de quelque chose qui n'a pas existé ou qui peut exister d'un moment à l'autre* ».

Et plus loin, Cortázar rajoute : « *Taulé m'avait montré ses tableaux pour me demander de faire la préface pour une exposition. Je ne fais jamais de préfaces pour les peintres ; par contre, j'écris des textes parallèles. Quand je regardai de nouveau les tableaux – il m'avait donné des reproductions – je les gardai, en face de moi, pendant plusieurs jours. Et soudain surgit l'idée que toutes ces chambres pouvaient correspondre à un petit musée de province où quelqu'un faisait une exposition.* »<sup>1</sup>

La **période des grottes, qui commence en 1984**, pose le problème quasi philosophique de la lumière. La transgression picturale des concepts d'intérieur et d'extérieur sera une préoccupation caractéristique de toute l'œuvre postérieure d'Antoni Taulé. Il convient de signaler également les paysages utopiques des années 1990 jusqu'à nos jours, où apparaissent des architectures métaphysiques, situées dans des paysages qui semblent infinis. Il acquiert également un grand prestige dans le domaine de la scénographie théâtrale : il travaille avec **Rudolf Nureyev**, Georges Lavaudant, **Ariel García-Valdés**, Josep Maria Flotats, Juanjo Puigcorbé, Sami Frey, Glenn Close, Sergi Belbel, Javier Tomeo, Jean-Claude Carrière, **Rosa Novell**, **Nathalie Sarraute**, Mario Gas, **Jean-Claude Auvray**... Les maisons où il vécut, à Sabadell, ont souvent inspiré à la dramatisation de l'espace présent dans ses tableaux.

## Tigran

Tanguy Théodore Ganesh Tigran Taulé Ney est né le 20 juin 1976 à Paris. Études à Paris. En 1988, il séjourne en Californie, avec la famille Mügling, qui l'accueille comme un enfant propre. Plus tard, en 1990-1991, il habite à Memphis (Tennessee) chez la famille Wilson. En 1995 il réussit le concours d'entrée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris ainsi que celui de l'École d'art de Cergy-Pontoise. Il suivra des cours dans ces deux écoles entre 1995 et 1997, où ses travaux attirent particulièrement l'attention de ses professeurs. Mais ses idées excentriques par rapport aux canons préconisés le poussent à prendre ses distances vis-à-vis de l'institution et

de la société en général. Depuis 1998 jusqu'à nos jours, il peint et sculpte de manière intermittente, s'interrogeant d'une manière particulière sur le sujet et sur son entourage imaginaire. Il réside pendant deux ans et demi (1999-2002) en Allemagne, dans la Forêt noire, au Rütte Forum de Todtmoos, créé par Karlfried Graf-Durkheim, où il pratique la méditation zen, dans la lignée du célèbre penseur allemand, prisonnier de guerre au Japon. Au cours de cette période allemande, il se consacre de manière intense à la création plastique et à l'observation de la nature. Graf-Durkheim avait choisi cet endroit qui, selon lui, possédait des qualités telluriques, pour fonder son centre et y passer ses dernières années. Tigran Taulé a également étudié les systèmes vivants (pendant ses études aux Beaux-arts où il a fréquenté la Faculté de médecine). Son œuvre plastique est très marquée par ces expériences, qu'il incorpore à sa production plastique sous formes d'anatomies fragmentées (en particulier l'oreille et les yeux). Depuis 2002, il vit à Paris.

### La filiation

L'origine de la famille Taulé tient de la légende. L'étymologie du nom semble procéder d'anciens métiers manuels ou professions libérales (banquiers peut-être), mais il n'est improbable qu'un ancêtre fût originaire des côtes armoricaines, en Bretagne, où il existe en effet une commune dénommée Taulé (deux mille quatre cent quatre-vingt-dix-sept habitants, appelés Taulésiens), située à sept kilomètres de Morlaix, dans le département du Finistère. La plupart de ses habitants sont des descendants de l'ancienne tribu des *Taulensis*, qui avaient comme symbole la lettre grecque  $\tau$  (*tau*), ou croix de Saint-Antoine. Les chroniques de Jules César citent déjà cette tribu dans la Guerre des Gaules. Dans le registre civil du village breton, figurent plusieurs branches de Taulé. Le paysage est d'un grand lyrisme : un ruisseau qui, partant de Taulé, coule au nord pendant un kilomètre et s'infléchit brusquement vers l'ouest pour venir se jeter dans la Penzé au-dessous des bois de Keraffel, arrose une riante vallée où tournent encore de vieux moulins seigneuriaux. Le premier, en descendant vers Penzé, était une dépendance du manoir de Guernisac, berceau de l'antique famille du même nom, branche cadette de la célèbre maison du Penhoat, dont elle portait les armes : d'or à la fasce de gueules, chargée de trois molettes d'argent, comme marque de juveigneurie, avec la devise « *Ped bepred* » [Prie sans cesse].

Un de ces ancêtres bretons est entré dans la légende familiale des Taulé avec une réputation de chasseur forcené, particulièrement de grands sangliers. Un carnet a été conservé où le chasseur inscrivait le nombre et le nom des espèces abattues (par capture au collet), ainsi que d'autres précisions concernant le lieu et les circonstances de la partie de chasse.

Installés à Sabadell, en Catalogne, probablement au gré des grandes migrations du XVII<sup>e</sup> siècle qui repeuplèrent la ville avec des gens venus du Limousin ou des régions encore plus septentrionales, les Taulé figurent déjà sur les listes des contribuables (c'est-à-dire des bourgeois fortunés) du Sabadell du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où se constitue, avec l'industrialisation, la ville que nous connaissons aujourd'hui. Lors de la construction de la Gare du Nord, autour de 1853, les Taulé dirigeaient, tout près de là, une importante minoterie, doté d'un système moderne de cylindres. La question du moulin n'est pas sans intérêt : malgré les deux siècles écoulés, les Taulé de Sabadell poursuivront le vieux métier de meunier, grâce auquel ils connaîtront une ascension sociale remarquable dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle. On sait qu'ils menaient cette activité en parallèle avec une petite industrie textile.

Il semble qu'Antoni Taulé i Busquets, mort en 1905, avait étudié à Oxford avec le roi Alphonse XII. Cet illustre rejeton des Taulé meuniers est également à l'origine d'une longue relation commerciale avec les pays anglo-saxons. L'importante fabrique de rubans à cardes que Taulé i Busquets avait créée en 1875 avec une technologie anglaise, a succédé à l'exploitation du moulin. L'usine a connu une grande expansion productive et commerciale sous la direction du deuxième fils, Antoni Taulé i Soley, et de ses frères Joaquim et Joan. Le premier

avait fait construire, du vivant de son père, l'imposante demeure qui fait le coin des rues Sant Josep et Sant Joan ; un homme doué d'une vision de l'avenir et surtout du présent, qui sut profiter de la conjoncture favorable que signifia pour l'industrie de Sabadell la Grande Guerre pour ouvrir des marchés et des sources de matières premières à l'étranger. Après deux voyages fructueux à New York, en 1914 et en 1917, défiant les sous-marins allemands, il put importer dix tonnes de fil d'acier pour ses rubans à cardes, à l'occasion d'une audacieuse opération commerciale qui fut secondée par la Banque de Barcelone.

Antoni Taulé i Soley rentra de New York – où il avait laissé son fils aîné Joan parfaire sa formation – avec un superbe piano et vingt-cinq **machines à écrire Underwood**. Calme et casanier, Antoni Taulé i Soley avait deux violons d'Ingres : l'acrobatie et la colombophilie. Funambule et acrobate amateur, son adresse était célébrée lors des fêtes familiales. Il fut aussi l'un des membres les plus remarquables de la Société colombophile de Sabadell. Un lâcher de pigeons à partir de Bruxelles, où il s'était rendu en train en transportant les cages, fut l'objet de riches chroniques. Le retour du premier pigeon voyageur fut reçu au milieu d'une joyeuse fête populaire. Monsieur Taulé i Soley ne rejoignit Sabadell que plus tard. En rentrant, il rendit visite à son pigeonnier, sur les toits de la demeure de la rue Sant Joan, l'un des moments les plus émouvants de sa longue existence.

La maison Taulé y Compañia fut fondée en 1875. Elle provenait d'une entreprise antérieure dont on a connaissance à partir de 1830 et s'était spécialisée dans le cardage de la laine, notamment dans la fabrication de rubans qui devaient couvrir les tonneaux, les cylindres et les leviers par où doit passer la fibre. Celle-ci, déposée sur un chargeur automatique, ou régulateur alimentaire, s'enroule en forme de toile autour du plieur qui nourrit la carde à mèches, à partir de laquelle, lors d'un deuxième contrôle, elle se transforme en mèche qui s'enroule autour d'une ou de plusieurs bobines. De là, elle passe dans la machine *selfacting* pour se transformer en fil. La bonne qualité des rubans pour l'alimentation des cardes déterminera la qualité du fil obtenu. Lorsque les fibres de la laine n'ont pas une disposition parallèle, on obtient ce que l'on appelle « la laine frisée ». En revanche, si le ruban est conçu en fonction de la matière et de la classification exacte de la laine qu'elle doit transporter, la qualité du fil est supérieure. Les rubans sont montés avec le nombre et l'épaisseur des aiguilles correspondantes, en fonction de l'article envisagé. Les rubans pour l'alimentation des cardes triangulaires de la maison Taulé y Compañia obtinrent les médailles d'or des Expositions universelles de Paris en 1890, d'argent pour Barcelone en 1888 et Paris en 1889.

Le catalogue d'articles comprenait des rubans à cardes pour la laine, les étains, les cotons régénérés, la toile de jute et les mélanges, des rubans pour des perches métalliques, des cordons et des tresses et, plus tard, les fuseaux estampillés, brevet numéro 257 897, qui connut un grand succès commercial, avec des cessions à Lille, Roubaix, Tourcoing, Mazamet, etc. Neuf des onze enfants d'Antoni Taulé i Soley et de Sofia Coll i Gorina atteignirent l'âge adulte et la famille s'éparpilla un peu partout, bien que cinq d'entre eux (Joan, Antoni, Josep, Francesc et Jordi) continuèrent à travailler dans l'industrie familiale. Des noms de Sabadell que l'on retrouve à la tête de multiples activités : Gabarró Taulé, Taulé Clausell, Mallofré Taulé, Taulé Blanes, Taulé Pujol, Taulé Llobet, Martínez Taulé, Vilatobà Taulé, Taulé Rusiñol, Fernández Taulé, Taulé Ney, Puig Taulé, Alonso Taulé, Taulé Andrés, Cormand Taulé, Martí Taulé, Taulé Elias, Comas Taulé, Taulé Guimerà...

#### L'étranger

Comme pour beaucoup d'autres industries de Sabadell, la période dorée de la maison Taulé y Compañia est consécutive à la Grande Guerre et se prolonge pendant les années 1920. Un signe évident de cette apogée : l'achat, en 1921, d'une splendide automobile Hispano-Suiza (B 11274) qu'Antoni Taulé i Coll conduisait à travers les rues boueuses de Sabadell, encombrées de charrettes. Peu après, la famille acquérait un deuxième véhicule, au profil plus sportif, une Bugatti que le « fils américain », Joan, conduisait. Des années en or, suite à

plus de cent ans d'effort, de dévouement, de labeur dur et risqué, et a cinquante années d'échanges avec l'Angleterre, les États-Unis et bien d'autres pays.

C'est à cette époque-là qu'un personnage singulier, Esteve Comas i Closa, ingénieur de formation, apparaîtra chez Taulé y Compañia. Comas est l'ami de l'un des fils Taulé i Coll, Antoni, qui mourra prématurément, à l'âge de trente-deux ans, le 26 mars 1942. Au lendemain de la guerre civile, l'inventeur Ferran Casablanca avait engagé « l'ingénieur des industries textiles », Comas, le premier de sa promotion à l'École d'ingénieurs de Terrassa, pour le suivi de l'exploitation des brevets Casablanca en Extrême-Orient. D'abord installé à Shanghai, puis à Hong-Kong et Tokyo, Comas deviendra une figure légendaire dans l'univers industriel des Taulé et de manière plus générale dans l'imaginaire des habitants de Sabadell. Régulièrement, et pendant des années, parviennent à Sabadell des lettres mystérieuses avec un papier à en-tête du Peace Hotel de Shanghai, des photographies où l'on peut voir un personnage européen revêtu d'un *kimono*, tantôt au pied d'un escalier, entre deux bulldogs, ou en smoking levant un verre, ou même au volant d'une Rolls Royce.

Comas, populairement connu comme « L'estanquer » (le buraliste), en raison du commerce de ses parents, est pour les Taulé la porte qui ouvre sur un territoire de rêve. « L'estanquer » devient « l'étranger », arrive ainsi l'exotisme dans la vie de tous les jours et l'imaginaire s'introduit par hasard dans une réalité profondément ancrée dans les traditions, le Sabadell asphyxiant des années 1930, les us et coutumes, les habitudes du monde industriel.

Quelques années plus tard, à la fin des années 1960, Comas, vaincu par la vie, rentrera à Sabadell où il passera ses dernières années dans une situation économique et personnelle extrêmement précaire, qui contraste avec les fastes orientaux qu'il avait connus. Le romancier Juan Marsé lui consacra alors un de ses romans, *El Embrujo de Shanghai*. C'est aussi pendant les dernières années de déchéance personnelle de Comas – l'exploitation d'une mine se révéla illusoire – qu'Antoni Taulé i Pujol fréquentera l'ingénieur. Comas exercera comme un magistère sur le peintre naissant. On peut dire qu'il sert de pont, de lien, entre les deux Antoni Taulé : l'oncle inconnu, grand ami de l'ingénieur, mort très jeune et qui, au dire de certains, était un homme plein de projets, et le peintre de nos jours. La mort de l'oncle Antoni laissera des images tragiques dans le souvenir de la famille et notamment du neveu : brusquement malade, deux éminents médecins de Barcelone étaient venus l'opérer à domicile pour une infection de l'oreille. Pour l'opérer, ils s'étaient servis d'un marteau en argent. Le lendemain, l'oncle Antoni était mort.

C'est sans doute pour cela que notre peintre voyait en « l'estanquer », un oncle par procuration, une sorte d'ange-diable semblable à ceux qui apparaissent dans les tableaux de Wiertz, **des figures d'une extrême ambivalence**. En réalité, c'est l'ingénieur qui inspira la performance *Cerimonial Roig-Negre*. Nombreuses sont les personnes de Sabadell qui, ayant fréquenté Comas à cette époque, se souviennent des phrases mélodieuses qu'il prononçait en japonais ou en mandarin. L'anglais était sa langue technique habituelle et c'est dans cette langue qu'il éduqua son disciple sur des questions de calcul infinitésimal, de trigonométrie ou d'analyse de spirales. C'était aussi un spécialiste des logarithmes népériens, avec lesquels il essayait de pénétrer la réalité et de l'interpréter numériquement, le plus souvent sur le comptoir du Bar musical, où il avait établi son quartier général. Il aimait également l'ambiance – et surtout les fauteuils – du Casino ou de l'Acadèmia de Belles Arts. Il pratiquait son enseignement dans la cabane de la vigne, près de la Salut – où il vivait, en pleine campagne –, contre son coffre (un bahut vertical, souvenir du beau monde). Le smoking qu'on apercevait dans le coffre entr'ouvert était la marque d'une existence dans un autre univers – un monde fabuleux découvert par le navigateur Fernão Mendes Pinto, au XVI<sup>e</sup> siècle, devenu l'univers du Punjiang Hotel de Shanghai, en face de l'ancien consulat de l'Union soviétique.

Quelques années plus tard, Antoni Taulé croyait retrouver l'atmosphère de ces conversations – sous la treille de la cabane de la Salut, près du coffre ouvert faisant office d'armoire – à l'occasion de plusieurs séjours au Peace

Hotel de Shanghai. Souvenirs des promenades nocturnes avec Comas dans les rues désertes de Sabadell. Et puis ces appartements supérieurs de l'édifice de Shanghai, construit en 1929 par un architecte de l'École de Chicago, où Antoni Taulé i Pujol s'installe habituellement et d'où on observe la perspective extraordinaire du Bund et du grand méandre du fleuve Whangpoo. On songe aux romans de Paul Morand, de Joseph Conrad, dont Comas était un personnage vivant.

### L'Abeurada

« À partir de 1950, quand j'avais six ans – nous confie Antoni Taulé –, nous passions les étés à Can Padró, un mas situé sur un des versants du Puig de la Creu, du côté de Sentmenat. À cette époque, mon père s'était remis à peindre. Pendant des heures, je le voyais devant son chevalet, près de la ferme, ou un peu plus haut, dans le bois, sur la promenade de platanes, derrière le bassin... De longues heures passées à l'observer, fasciné. À chaque coup de pinceau, à chaque mouvement de mon père, j'étais emporté loin de mon monde étriqué et je découvrais les possibilités infinies de ce qui allait advenir. Et surtout le lien presque magique que le peintre établissait entre son tableau, ses couleurs et le paysage dont il s'inspirait. Un paysage merveilleux, sous les escarpements du Puig de la Creu, vers le couchant, ou plus haut, dans les profondeurs des sources du Canyadell et du Gurri. Et aussi de l'autre côté, vers le levant, où se dessinaient la Serra Cavallera, la Roca del Corb ou, en amont, le Puig Rodó, d'où l'on peut contempler Sant Llorenç del Munt et, tout au fond, Montserrat comme sur une toile fuchsia. Fernando, le maître de Can Padró, me parlait souvent des ravins et des puys. Pour m'orienter, je suivais ses indications dans le moindre détail. Chaque arbre, chaque pierre avaient pour lui un nom, évoquaient toujours un événement. Les sentiers, les raccourcis constituaient notre sujet de conversation, même si nous n'y étions jamais allés ensemble. C'étaient des traversées toujours solitaires. À partir de l'âge de quinze ans, souvent je bivouaquais tout seul dans la forêt. Mais Fernando (un nom qui, curieusement, contient dans sa racine étymologique le mot *enfer* ; Antoni Taulé niait, depuis sa plus tendre enfance, l'existence de l'enfer) voulait toujours savoir où j'allais dans mes randonnées. Il fallait que je le lui dise. Et longtemps après il se souvenait encore du lieu où je m'étais réfugié. »

Dans la dépression séparant les deux versants (mais au fond de laquelle, dans une trouée plus dégagée, se trouvait Can Padró), il existait – et existe toujours, et rien qu'à y penser mon cœur se met à battre plus fort –, en haut d'une gorge plus élevée, la cascade de Canyadell, à trois quarts d'heure à pied de la ferme. De là, en longeant la vallée du côté du couchant, on arrivait à l'Abreuvoir (L'Abeurada), un site extraordinaire, à l'ubac de la montagne. Une cuvette avec deux cavités dans la pierre, qui conservaient l'eau en période de sécheresse, comme deux yeux – et l'eau, des larmes. C'est là que les animaux s'abreuvaient pendant toute l'année, les ramiers et les jais, les aigles, les genettes, les blaireaux, les renards et les écureuils... C'est là que je fis ma tanière. Je revois mon père la première fois qu'il m'y conduisit. Adolescent, la fascination du lieu, du guet, en attendant que les bêtes descendent boire, ne cessait de m'attirer. J'y allais souvent, le soir, dans la lumière changeante, dans le silence, dans les rumeurs. La passion pour ce lieu, en ce qui me concerne, devint aussi une passion pour la faune sauvage, pour les yeux qui pénétraient comme des lames dans les ombres de la forêt, pour les reflets des fourrures entre les buissons, les hullements dans le lointain, l'odeur fauve au bord de l'eau, le geste furtif de la bête qui boit.

En 1980, j'y amenais Djamilla, alors âgée de neuf ans. Bien plus tard, j'avais déjà quarante-cinq ans, j'initiai mon fils Tigran à cet endroit même. Ce fut pour lui une expérience inattendue, il s'allongea sur le rocher, comme s'il voulait le posséder. L'Abreuvoir : un lieu profondément symbolique pour moi. Tout comme l'étranger. Comme un pas vers un autre monde, les bêtes nous précédant.

### Les grottes

« La Cova des Fum (La Grotte de la fumée) est un autre endroit symbolique, situé cette fois à Formentera, côté

tramontane de la Mola, à mi-flanc d'une falaise de plus de cent mètres. Des hommes y vécurent depuis l'époque mégalithique, punique, romaine, mozarabe... Des trésors de pirates, des tombes : tout un monde marginal et fabuleux éparpillé à l'intérieur de milliers de mètres de galeries souterraines. À l'autre bout, en contre-jour, la mer. Mer dans toute son immensité, du levant couchant. *L'étendue de cet univers souterrain* m'inspira toute *une série d'œuvres* où la question de la lumière, ou plutôt du contre-jour, y occupe une place fondamentale.

De la côte, l'accès à la Cova des Fum est difficile ; la descente par la falaise est risquée. Il devait y avoir autrefois des échelles faites de bois et de cordages ; on en voit encore les marques sur les rochers. On pouvait y accéder également par bateau, escaladant ensuite les rochers jusqu'au pied de la falaise. C'est dans cette grotte naturelle que se trouve l'inspiration de beaucoup de mes œuvres postérieures, dans un dialogue probablement impossible entre l'architecture et la lumière. Dans un célèbre roman, Hector Servadac, Jules Verne imagine un bouleversement cosmique au cours duquel la Méditerranée submerge les rivages et les îles, à l'exception de la Mola de Formentera, aux abords de la grotte.

La lumière, qui semble inonder les salles les plus grandes à certains moments de la journée, projette au plafond et sur les murs une sorte d'aura, laissant apparaître des reliefs presque phosphorescents qui transforment ce lieu en un palais enchanté. Je m'y étais déjà rendu lorsque je me suis installé dans l'île, quand j'étais encore architecte. Je venais de rencontrer Lætitia et nous y allions ensemble, ainsi qu'avec Tatum et Núria Taulé, Joaquim Sala-Sanahuja, Alain Mallet, Jean-Philippe Domecq, Emili Bou, Silvana Pietralunga, Pedro Martín Matilla, Georges Lewis, Antonio Seguí, John Dowie, Gudmundur Gudmundsson, Serge Sautreau, Bernard Lamarche-Vadel, Tony Long, Jessa Darieux, Katrien Druwe... et plus tard, avec Djamilla et Tigran. C'était pour moi, chaque année, un lieu de pèlerinage obligé... Nous y fîmes deux grandes cérémonies à la mémoire des hommes qui avaient pratiqué là leurs danses et leurs rites. Des instruments musicaux de toutes sortes s'y rassemblèrent : cithares, clochettes du Tibet, violons, timbales, flûtes, tablas... Plus de mille chandelles, ici et là, dans la grande salle, pour trois jours et trois nuits de fête ininterrompue où chaque participant tenait son rôle. »

#### L'atelier

« En 1978, je construisis l'atelier (en pierre, à la lumière du nord) de Can Pep Forn de s'Estany, devenu Locus Solus en hommage à Raymond Roussel, grand-oncle de Lætitia – qui en était la légataire universelle. La disposition des chemins aux alentours de Can Pep Forn, les enclos et les abords de l'Estany pudent (le lac intérieur), est la même que celle de l'itinéraire initiatique du jardin de Locus Solus, la contrée imaginaire où se déroule le célèbre roman de Roussel. Les terres de Can Pep Forn forment une péninsule délimitée par le lac, d'est en ouest. La question des vents est d'une grande importance. Il convient d'établir clairement la direction de chacun d'eux. Dans l'isthme, au point culminant, se trouve le grand monument mégalithique de Ca Na Costa, qui indique l'accès de Locus Solus. Un lieu sacré pour les anciennes peuplades du Subboréal ; le centre symbolique de l'île. Un des hommes les plus importants de ces années-là fut Toni Marí, surnommé Toni l'eivissenc, maître-d'œuvre, à présent disparu. L'atelier qu'il me construisit est un hommage perpétuel à sa mémoire et tous les tableaux que j'y ai peints contiennent un peu de lui-même.

Je tiens à relever une curieuse coïncidence : à Paris, je rencontrai le fils de républicains espagnols du même nom, mais en castillan : Antonio Marín, grand ami regretté, fabriquant de toiles et de châssis. Son atelier, que son fils Philippe dirige aujourd'hui, est devenu l'une des fabriques les plus importantes sur le plan mondial, de matériel pour artistes-peintres. Il existe désormais un prix de peinture, créé par ce dernier et qui porte le nom du fondateur : Antoine Marín. Homme enthousiaste, généreux, notamment avec les artistes. »

#### Roussel-Duchamp-Taulé

Marcel Duchamp a rencontré Raymond Roussel, le grand-oncle de Lætitia, au café La Régence, place du

Palais Royal à Paris, où ils jouaient aux échecs. Tout le monde sait que, pendant deux ans, vers la fin de sa vie (il mourut au Grand Hôtel et des Palmes de Palerme d'une intoxication de barbituriques, le 14 juillet 1933, à cinquante-six ans), le célèbre auteur de *Impressions d'Afrique* s'adonna au jeu des échecs, dont il devint très vite un grand expert. Roussel inventa même un coup qui fut remarqué par le grand champion Tartakover : le « Mat du Fou et du Cheval », appelé aussi « Mat Raymond Roussel ». Dans un entretien avec le critique américain J. J. Sweeney, Duchamp affirmait déjà que « *Brisset et Roussel ont été les deux hommes que j'ai admiré le plus dans les années dix (j'avais alors vingt-trois ans) pour leur imagination délirante.* »<sup>2</sup> Et plus loin : « *C'est Roussel qui, fondamentalement, fut responsable de mon Verre, La Mariée mise à nu par ses célibataires même [...] Je vis immédiatement que je pouvais subir l'influence de Roussel [...] Et Roussel me montra le chemin.* »

Qui était Raymond Roussel ? Un milliardaire excentrique, un écrivain génial, un vieux garçon maniaco-dépressif, un acrobate de la littérature ? Ou plutôt un traceur d'itinéraires, fasciné par les voyages qui ne mènent nulle part si ce n'est au fond de soi-même, dans cet immense espace vide qui contient notre toute petite personnalité. L'imitation des acteurs et des chanteurs, la passion pour l'opérette, pour les lignées du Gotha constituaient les éléments de cette tendance à la fantaisie introspective. Des notes, à la fin *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, son testament spirituel (1933), expriment son orgueil de se trouver apparenté à la même lignée impériale qui, quelques années plus tard, sera rattachée aux Taulé.

« *Quelques courtes notes biographiques termineront cet ouvrage.*

*Je fus élevé avec ma sœur Germaine, plus tard duchesse d'Elchingen, puis princesse de la Moskova à partir du 21 octobre 1928, date où mourut sans laisser d'enfants le frère aîné de mon beau-frère, Napoléon Ney, prince de la Moskova, marié à S. A. I. la princesse Eugénie Bonaparte, descendante directe du roi Joseph et de Lucien Bonaparte. Fait curieux : presque tous les noms de l'Empire se trouvaient réunis dans la famille de mon beau-frère : son demi-frère était prince d'Essling et duc de Rivoli ; sa sœur aînée avait épousé S. A. le prince Murat, prétendant au trône de Naples ; ses autres sœurs étaient : la princesse Eugène Murat, la duchesse de Camastra, la duchesse d'Albuféra et la duchesse de Fezensac. De plus, mon neveu et unique héritier Michel Ney, duc d'Elchingen et futur prince de la Moskova, épousa, le 26 février 1931, M<sup>lle</sup> Hélène La Caze, petite-fille, par sa mère, de Ferdinand de Lesseps et petite-nièce de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. À son mariage, je fus témoin avec le prince Murat. »*

Quel lien existe-t-il entre Raymond Roussel et les Taulé de Sabadell ? Apparemment, aucun. Si ce n'est l'esprit inventif, l'application textile, qui est, chez Roussel, application textuelle. Mais maintenant, des années plus tard, nous découvrons avec surprise que ce lien existait, et qu'il était direct. Et ce lien fut *Marcel Duchamp* en personne. Né à Bainville (Seine-Maritime) en 1887, auteur d'un tableau qui fit sensation dans les milieux d'avant-garde européens, *Nu descendant un escalier* (1912), Duchamp est plongé dans la réalisation des ébauches du *Grand Verre* lorsque, en juin 1915, il voyage à New York. C'est aussi la période de sélection des *ready made*, des objets trouvés. Deux ans plus tard, sous le pseudonyme de Richard Mutt, l'artiste expose, aux Indépendants de la ville américaine, une *Fontaine* qui n'est qu'un urinoir à renversé. À ce même moment, un étranger, de passage à New York, un dénommé Taulé, accepte de transporter en Europe deux de ses *ready made* les plus récents : un piano et vingt-cinq machines à écrire « Underwood ». L'affaire est conclue à l'Hôtel Latham. Le fils de l'espagnol, un petit jeune timide, est présent. En sortant de la réunion, l'artiste et le jeune garçon se font photographier par une machine que l'on vient d'inventer. La photographie de Marcel Duchamp entouré par quatre autres Marcel Duchamp deviendra célèbre dans le monde entier. Celle de Joan Taulé entouré par quatre autres Joan Taulé voit le jour pour la première fois dans ce livre.

Anneaux

Je suis d'avis que le temps – et l'histoire en général – n'ont pas exactement le caractère linéaire que l'on veut

leur attribuer. Je les vois plutôt comme une sorte de baleine métallique qui, soumise à l'action de la volonté ou du hasard, se courbe pour s'unir par les deux bouts, constituant ainsi un cercle fermé, un grand anneau. Qui s'enlace alors – ou pas, cela aussi dépendra du hasard – avec un autre cercle, comme dans un tour de magie très classique où les cercles métalliques s'insèrent les uns aux autres ou bien se séparent comme par enchantement. Et ces anneaux voltigent dans l'air, d'abord séparés, puis enlacés en retombant dans un nombre déterminé de figures, comme s'il s'agissait d'un langage. Un grand nombre d'anneaux configurant la chaîne de la réalité qu'un grand ami de Duchamp, André Breton, appellera, en 1927, « *le hasard objectif* ». Si la rencontre des Taulé et de Marcel Duchamp, en 1917, à l'Hôtel Latham de New York, fut le chaînon initial, celle d'Antoni Taulé i Pujol et de Lætitia Ney, à Formentera, en 1970, est désormais un *hasard objectif*. Un amour sans égal, démesuré, une passion extrême de trente-quatre ans, jusqu'à la mort accidentelle de Lætitia, à Paris, le 10 février 2005.

La lignée des Ney, l'une des familles les plus célèbres de l'Empire napoléonien, débute par Michel Ney, maréchal de France, un des neuf grands maréchaux de Napoléon (Saarlouis, 10 janvier 1769 - Paris, fusillé le 7 décembre 1815). Fils d'un tonnelier établi dans une région aujourd'hui allemande, Ney fit une carrière militaire fulgurante pendant la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire. En dix ans, il passera de simple soldat de cavalerie à général de division et, cinq ans plus tard, maréchal d'Empire. Entre-temps, Ney se fait remarquer lors de toutes les campagnes napoléoniennes pour sa hardiesse et sa grande capacité à diriger ses hommes. Surnommé aussi « le Brave des braves », « Le lion rouge » (il était roux), « L'infatigable », « Le rougeaud », « Michel le rouge ». Il se distingua notamment dans les batailles d'Elchingen (qui lui valut le titre de duc), d'Iéna, d'Eylau et de Friedland pour son audace et ses mouvements téméraires qui en firent un stratège imprévisible. En 1808 nous le retrouvons en Espagne (Salamanque) et au Portugal, où il est vaincu à Buçaco, la célèbre forêt<sup>4</sup>. Mais c'est à Buçaco, justement, qu'il s'illustra dans ce qui sera plus tard sa spécialité : la retraite. De retour en France, il rejoint la Grande Armée. À la tête du III<sup>e</sup> Corps, il participe à la campagne de Russie. C'est son apogée. Il remporte les Russes dans les batailles d'Ostrowno et de Valoutina Gora. Lors du passage de la Moskova, Ney obtient le titre de prince de la Moskova. Pendant la retraite, il résiste héroïquement à Koutousov et après mille péripéties, il rejoint l'armée de l'Empereur. Il se distingue de nouveau dans le passage de la Bérézina. Le 30 novembre 1812, de son bivouac de Smolensk, Michel Ney écrit à Aglaé, son épouse : « *L'Hiver approche, le temps est rude ! Il fait bien froid. Un vent glacial souffle du nord, la terre est gelée, le ciel est d'un gris de plomb, la neige tombe à gros flocon et couvre le sol, le jour baisse rapidement, la nuit s'avance. L'Empereur ordonne la retraite.*

*L'Armée marche enveloppée de gros flocon. Les trainards tombent sous la lance des Cosaques. Moi je protège la retraite. Derrière s'écoule l'Armée dont les rangs sont rompus. C'est une multitude sans volonté, affamée, fiévreuse. La grande Armée est cernée par les Russes sur les Bords de la Bérizina<sup>5</sup>. Il faut construire un pont. À l'appel du général Éblé, trois cents pontonniers se jettent dans les eaux glacées, dévouement sublime. Le passage commence, les boulets Russes tombent au milieu de cette masse compacte ; on se presse, on se foule, spectacle lamentable. Le général Famine et le général Hiver vont vaincre la grande Armée, plus que les boulets russes.*

*Reçois, ma Bien Aimée, mes plus tendres Baissers. »<sup>6</sup>*

Un texte écrit de la main et dans l'orthographe hésitante du capitaine Drelon Alexis, de l'État-major du Maréchal Ney, qui lui fait office d'écrivain public. Car les études de tous ces hommes se bornaient souvent à l'enseignement primaire (le *Grammaticus*). Ney lui-même n'est allé à l'école que jusqu'à treize ans. Le sergent Bourgogne, appartenant à son corps d'armée, en parlera en des termes admiratifs : « *Je n'oublierai jamais l'air imposant qu'avait le maréchal dans cette circonstance, son attitude menaçante en regardant l'ennemi, et la confiance qu'il inspirait aux malheureux malades et blessés qui l'entouraient.* »

*Dans le Mémorial de Sainte-Hélène, Napoléon parle de lui sur un ton plus circonspect : « Ney était admirable pour sa bravoure, son opiniâtreté dans les retraites ; il était bon pour conduire dix mille hommes, mais hors de là, c'était une*

*vraie bête.* » L'image de la Grande Armée, vaincue par le général Hiver (Ney était un grand orateur) est inséparable du paysage illimité, immense, de la grande Russie, une plaine blanche et infinie qui deviendra plus tard, dans le fond et autour des architectures d'Antoni Taulé, paysage métaphysique.

En 1813, Ney participe encore à la campagne d'Allemagne, où il est blessé trois fois, et résiste courageusement pendant la campagne de France, au point que les Prussiens évitent de lui faire face, sachant que c'est dans les moments critiques qu'il devient le plus redoutable. Après la désertion de Marmont, Ney est un des premiers maréchaux exigeant l'abdication de l'Empereur. Il s'allie à Louis XVIII qui le couvre d'honneurs mais il est mal reçu par la nouvelle Cour où siègent les nobles de l'Ancien Régime. Finalement, quand Napoléon revient de l'Île d'Elbe et menace de marcher sur Paris, Louis XVIII envoie Ney l'arrêter mais ce dernier fraternise avec l'ancien empereur et change de camp une nouvelle fois, ce qui provoquera la chute des Bourbons. En juin 1815, à Waterloo, Ney se précipite avec toute sa cavalerie contre les troupes anglaises dans un assaut écervelé. Même si ses multiples charges affaiblissent la défense anglaise, il n'arrive pas à percer les lignes ennemies. Au crépuscule, alors que le sort semble favorable à l'Empereur, l'absence de cavalerie, anéantie par les poussées désespérées de Ney quelques heures auparavant, détermine la défaite française. Quand la déroute semble inéluctable, Ney tente de se faire tuer dans une action désespérée, mais la mort ne veut pas de lui.

Un peu plus tard, quand la monarchie des Bourbon est de nouveau restaurée, Ney, accusé de haute trahison, est jugé par un conseil de guerre, qui se déclare incompetent. C'est finalement par la Chambre des pairs – le maréchal avait été nommé pair de France par Louis XVIII – qui le condamne à mort. Il est fusillé le 7 décembre 1815. « *Le temps était véritablement sinistre en ce jeudi de décembre. Il tombait un petit brouillard glacial et les grenadiers grelotaient sous leurs capotes.* »<sup>7</sup> L'exécution a lieu au Carrefour de l'Observatoire, actuellement carrefour des boulevards Montparnasse et Saint-Michel, derrière les jardins du Luxembourg. Une statue du grand sculpteur Rude occupe le lieu où il mourut, juste en face de la Closerie des Lilas. Aux tables de la terrasse de ce café, nous avons passé de longues heures à contempler le bronze du Maréchal brandissant son épée, dans le geste suprême du commandant des troupes. Un moment plus tard, dans le ciel, au-dessus de la foule qui allait et venait de Montparnasse, surgissaient les immenses plaines de Russie, les chemins glacés, les bois de bouleaux.

Il existe aussi, néanmoins, une version différente de la mort du maréchal Ney, encore plus romanesque. Au moment de son arrestation au château de Bessonies, le maréchal portait une quantité de faux papiers qui lui donnaient des identités différentes. Un de ces papiers est un passeport au nom d'un certain Monsieur de Falize, ex-militaire se rendant à la Nouvelle Orléans. D'après les mêmes sources, au moment de l'exécution, les amis de Ney l'auraient remplacé par un sosie, qui, lui, sera vraiment fusillé. Le véritable Ney, sous le nom de M. de Falize – toujours selon les mêmes informations – devait mourir quelques années plus tard en Amérique. Caparadossi, dans *Tosca*, une variation.

Ney

Michel Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskova, grand aigle de la Légion d'honneur, chevalier de la couronne de fer, grand-croix de l'ordre du Christ, maréchal de France.

Descendance attitrée de **Michel Ney**, né à Saarlouis le 10 janvier 1769, duc d'Elchingen et prince de la Moskova, marié à **Aglaé Louise Auguié** :

**Joseph Napoléon**, 2<sup>ème</sup> prince de la Moskova (Paris, 1803 - Saint-Germain-en-Laye, 1857) ;

**Michel Louis Félix**, 2<sup>ème</sup> duc d'Elchingen (Paris, 1804 - Gallipoli, 1854) ;

**Edgar Napoléon Henry**, 3<sup>ème</sup> prince de la Moskova (Paris, 1812 - Paris, 1882) ;

**Michel Aloys**, 3<sup>ème</sup> duc d'Elchingen (Paris, 1835 - Fontenay-aux-Roses, 1881) ;

**Charles Aloys Jean Gabriel**, 4<sup>ème</sup> duc d'Elchingen, 5<sup>ème</sup> prince de la Moskova (Paris, 1873 - Genève, 1933) ;

**Michel Georges Napoléon**, 5<sup>ème</sup> duc d'Elchingen, 6<sup>ème</sup> prince de la Moskova (Paris, 1905 - Paris, 1969), neveu de **Raymond Roussel**, marié en seconde nocces à **Francine Tollon** ;  
**Lætitia Germaine Marie Agnès**, duchesse d'Elchingen, princesse de la Moskova (Fontainebleau, 1940 - Créteil, 10 février 2005), mariée en secondes nocces à **Antoni Taulé i Pujol**, né à Sabadell ;  
**Djamilla** (Neuilly-sur-Seine, 1971) et  
**Tanguy Théodore Ganesh Tigran** (Paris, 1976).

#### La Princesse

L'enfance de Lætitia : un père absent pendant la guerre, prisonnier des Allemands dans un camp d'officiers – les plus belles années de sa vie, dira-t-il plus tard : il s'y fit une réputation comme concertiste d'*ukélélé* – ; absent plus tard, toujours absent, une absence métaphysique, perceptible même dans l'entretien accordé à la revue *Bizarre* en 1964, où Michel Ney parle de son cher oncle, Raymond Roussel. À cette époque, le prince de la Moskova vivait au Jockey Club de Paris, dont il était Président d'honneur. Et c'est là qu'il mourut, cinq ans plus tard.

La mère, Francine Tollon, une beauté radieuse encore aujourd'hui, qui trouve ses racines dans le château de Viel-Vayssac, entre Albi et Rodez, un pays de « bons hommes », les cathares, les Albigeois. Ses origines sont aussi romanesques, une trame amoureuse du théâtre romantique avec, au fond, la silhouette des tours du château. *Sportswoman* célèbre, elle fut deux fois championne d'Europe de golf, de France, de Suisse, remporta la coupe Fémina (1933, 1934, 1938), la coupe Halphen (Chantilly, 1934)... Elle pratique la natation, escalade le Mont-Blanc... À la fin de la guerre, Francine sera hospitalisée quelques années dans un sanatorium en Suisse : la tuberculose a déjà emporté son frère Albert et sa sœur Sabine.

Une enfance, donc, marquée par l'absence du père – absent par nature – et de la mère, malade pendant plusieurs années. Ce que Lætitia vivra à partir de l'âge de cinq ans à Fontainebleau, Chamonix, Paris, Neuilly, Biarritz... et qu'elle partagera pendant de longues périodes avec sa cousine Florence. L'adolescence, des amies pour toujours : Marielle Warin (plus connue sous le nom de Sarah Moon), Pierrette Schwab, Benita Jordan ; plus tard Claudie Cornély, Dominique Grange, Johanna Lawrenson, Danielle Hibon... Puis les voyages, le monde, les soupirants, des grands amours – un jeune, Félix Rodríguez de la Fuente, qui aimait tant les animaux, Farouk Chourbagui, d'une grande famille égyptienne, qui mourra assassiné en 1964 et enfin, un poète, Alain Jouffroy, qui tint une place importante dans sa vie et lui fit découvrir le monde de l'art. C'est à cette époque qu'elle fréquente l'atelier de divers artistes : Victor Brauner et surtout... Marcel Duchamp, avec qui Lætitia entretenait un rapport familial. Enfin, et surtout, le hasard d'une rencontre à Formentera, dans un petit sentier forestier de la Mola, du côté d'Es Caló des Mort : Antoni Taulé. Une passion électrique. Et, en même temps, la clôture parfaite du cercle, cet après-midi là. Comme dans les récits de jeunesse de *Comment j'ai écrit certains de mes livres*.

#### Une visite à l'atelier-musée Wiertz

Les visites fréquentes au musée Wiertz constituaient une liturgie taulérienne : visiter régulièrement, rituellement, l'atelier-musée du peintre belge Antoine Wiertz, dans une ancienne banlieue industrielle de la Bruxelles du XIX<sup>e</sup> siècle, celle de Baudelaire. Une liturgie qui date d'avant-guerre, lorsque Josep Taulé, jeune artiste-peintre, était venu visiter l'atelier de l'artiste belge. Cette liturgie de filiation, nous l'avons célébrée après, au hasard des voyages à Bruxelles, Bruxelles dans un brouillard de bure, à l'époque où nous y allions souvent. Bruxelles avec ses saules, ses cheminées, ses pigeons de Sabadell.

Je retourne à Wiertz, au moment suprême de la visite à l'atelier de Wiertz : le tableau de la mort et la jeune

femme (*La Belle Rosine*), ou bien celui du suicide de l'athée, un coup de pistolet qui remplit le tableau d'un nuage de poudre et ne laisse entrevoir que deux anges déchus, malins et narquois (sur la table, dans un coin, dans la bure, les dernières paroles du malheureux : « *Il n'y a point de ciel. Il n'y a point de dieu.* »). Et cette ombre qui vous effleure le visage, soudain, l'aile noire.

Wiertz meurt en 1865 avec le regret de n'avoir jamais pu peindre comme Rubens (avec quel regret mourrions-nous ?) L'État venait de lui octroyer une pension à vie. Cependant, même si Wiertz était peintre maudit, son statut de peintre officiel lui conférait une aura comparable à celle des plus grands et cette ambivalence de l'artiste et du Roi des Belges et des Belges eux-mêmes et de toute la Belgique, nous attirait tous les dimanches après-midi à Bruxelles – Bruxelles avec son ciel bas, les arbres noirs, le souvenir de Baudelaire, les pigeons, la tristesse sans ciel.

1. Julio Cortázar et Omar Prego Gadea, *La Fascinación de las palabras*, Buenos Aires, Alfaguara, 1997.
2. Pierre Dhainaut, « Raymond Roussel, oiseur d'influence », in *Bizarre*, n° 34-35, 1964 ; voir également, Marcel Duchamp, *Duchamp du signe, Écrits*, Paris, Flammarion, 1975, page 173.
3. Raymond Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Paris, éditions Alphonse Lemaire, 1935, page 29.
4. Cf. de l'auteur, « Buçaco, el bosc », in *Èczema*, « É que é », Sabadell, mai 1984.
5. C'est dans les eaux glacées de la Bérézina, aussi, que le père de Gérard de Nerval, chirurgien de la Grand Armée, perdra les lettres et les bijoux de sa femme. La mère de Nerval était morte quelques années auparavant, pendant la campagne de Pologne, « à cause d'une fièvre qu'elle avait contractée en traversant un pont chargé de cadavres ». Cf. Gérard de Nerval, *Promenades et souvenirs*.
6. Document inédit appartenant à la famille Taulé-Ney.
7. Pierre Bouchardon, *La Fin tragique du maréchal Ney*, Paris, Librairie Hachette, 1925, page 119.